

... said the shrub to the mound.

Jan van Oordt

19.12.2022 - 12.03.2023

Said the mound to the moon

(In the train) I gaze into the landscape unfolding in front of me. On the left part some green, maybe high trees. On the top a bit yellow, maybe a strange horizon blurring into great shining with this bright circular patch in the right, upper corner. The reflections of the lamp or the moon anywhere from 0 to 180 degrees away from the sun. Shadows sweep upon the surface, silhouettes appear. Is it a leaf, a louse, a blade of grass?

To pass time, you invent a game. You pick a speck on the window. Any sort of stain. A swatted midge. You stare at it closing one eye. It flies now at astonishing speed over the background landscape. Slightly raising and lowering your head, you are able to control it.¹

Once I crash I find a new stain. There are enough. Like traces they spread across the glass. Three or four or five or many more. The moon, or what I once considered the moon, has moved even more to the right, the flickering shadows traveling with it. Planes in all colors invade your carefully assembled composition: red, green, black and also white. They pass by quickly, first taking up almost half of the screen then becoming smaller and smaller. Until everything is as it was before. But a small gray area remains. Actually, it is black and white, but from my distance, it simply becomes a gray mud.

In my mind, I stack that mud and get a mound.

Corresponding that high-pitched tone breaking the silence in my head when I concentrate intently, my eyes start flickering from the sheer optimism and excitement that emanate from building a form that virtually shapes itself, therefore I misread the mound for the moon.

Mia Sanchez

¹ Arnaud Wohlhauser *Is it me or do you hear the music? In Vagabondi Efficaci*, Prospect Miranda, Ed. Costanza Candeloro, Émilie Ferrat, 2019

Il a gelé ce matin à l'intérieur de la fenêtre. Je viens de me lever pour aller pisser. Vite de retour, d'un geste saccadé de frissons, je soulève les draps et replonge aussitôt. Le carreau extérieur du double vitrage est fendu et les baguettes du cadre, recouvertes d'une laque blanche craquelée, ne s'emboîtent plus vraiment. Une fine couche de glace scintille en floutant le lever du jour. C'est encore difficile de savoir s'il va faire vraiment beau ou si c'est juste l'illusion de la luminosité naissante.

Un froid sec et cru a fini par prendre le dessus sur nos efforts de calfeutrage de dessous de portes et autres orifices, et nous on s'y est plutôt habitué. Difficile de faire quelque chose, le bâtiment vit ses derniers mois avant d'être démoli.

Depuis le début de l'hiver, j'ai eu l'occasion de perfectionner ma technique. J'opère une saillie au niveau de l'oreiller et je m'y glisse tout droit pieds en avant sous les multiples couches. Une fois au fond, une dernière rotation de 90 degrés sur moi-même une fois arrivé au fond pour sécuriser l'étanchéité du sas.

Fermement allongé sous les couvertures, je replie légèrement mes genoux vers ma poitrine et par une petite ouverture je regarde le coin rongé du mur. Le papier peint s'y replie comme un bout de peau sec au bord d'un ongle et des gaines en chanvre de fils électriques coupés dépassent.

Derrière il y a une cavité dans laquelle on arrive à glisser au moins un doigt.

L'autre jour il ont commencé à arracher une cloison pourrie de l'annexe en bas, découvrant un réseau de tunnels dans l'isolation. Je m'imagine m'y glisser et remonter avec peine le long des murs, disputant mon nid aux rongeurs et aux insectes. Je fais attention à respirer doucement car mon thorax presse contre les parois. J'arrive à retourner mon dégoût en désir. La pourriture devient réconfort. Les griffures de la laine de verre sur ma peau nue deviennent autant d'attaches qui me retiennent bien sanglé. Je me terre dans ma bulle de chaleur. Sensation proche de celle de pisser dans une combinaison néoprène. Le liquide chaud qui se répand petit à petit entre les couches le long de la surface du corps. Double vitrage. Je pense sécurité, chaleur.

Je reste dans mes draps à essayer des trous jusqu'à ce que la glace ait fondu.

Je reviens sur mes pas
jour après jour
je retrace mes pas
dans ceux des autres
– a journey –
J'arpente le territoire de la mémoire
– a journal –
des aventures contées autour du coussin coussignoteur
à l'aube du jour qui pointe
– a jour –
comme l'ajourage de ma peau qui respire
j'ausculte les moindres signes de changement
pour les enregistrer dans ma partition
je suis les lignes de ma piquée
j'enfonce mes aiguilles à la lisière de mon dessin
je fais sauter le passager par-dessus, par-dessous
croiser tordre croiser tordre
Je fais émerger la trame des jours
Je jongle du passé au demi passé et au passé tordu.
Un voyage en spirale à travers l'espace-temps
ma toile s'appelle torchon
soudain
cette feuille
qui tombe au pied de l'arbre
un soubresaut dans l'habitude
découvrant le réseau

Axelle Stiefel